Ami du Clergé du 3 juillet 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — XXIV. 6e Dimanche après la Pentecôte : la confession du Christ, 237.
Notre-Dame du Mont-Carmel. — Marie, modèle de charité, 238.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — Premier jour : IV. Le Figuier stérile, 241.
Conférences sur le P. Lacordaire. — III. Le Religieux, 243.
En lisant. — « L'Eglise du silence » : son intercession pour la paix, 244.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXIV
6e Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Marc, VIII, 1-9)

LA COMPASSION DU CHRIST

Cet évangile relate, d'après le récit résumé mais vivant de S. Marc, la seconde multiplication des pains. Il n'est pas nécessaire d'expliquer aux fidèles le sens et la portée du miracle lui-même : les circonstances très semblables rapportées par S. Jean ont donné lieu à un commentaire d'évangile le 4e Dimanche de Carême.

Mais on pourra s'attacher aujourd'hui aux sentiments du Christ si nettement exprimés par l'évangéliste, lequel rapporte les souvenirs vécus de S. Pierre. N.-S. est pour nous le *Maître*, qui enseigne le moyen d'atteindre à la vie éternelle ; il est aussi le *Modèle* qui montre par sa propre attitude comment nous devons nous comporter. L'évangile de ce jour implique ainsi des leçons importantes.

I. — *La pitié du Christ*

Nous argumenterons ici sur un mot du Sauveur : « J'ai pitié de cette foule. »

a) Quel est le motif de la compassion de Jésus ? — un souci simple, presque banal : « Voici trois jours qu'ils ne me quittent pas, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils vont défaillir en route ; et il y en a qui viennent de loin ! »

Aucun autre motif ne pousse Jésus ici à accomplir un grand miracle *que le souci qu'il prend de ces gens affamés.* Ce n'est ni pour faire ensuite un grand sermon, ni pour s'attirer des sympathies ou des adhésions, ni directement pour affermir la confiance des Apôtres en lui, ni même parce que ces gens le suivent fidèlement : mais parce qu'ils ont faim, insouciants qu'ils sont (tempérament oriental) et parce qu'ils ne pensent depuis des jours qu'à suivre Jésus et à l'écouter.

Le Fils de Dieu n'a donc pas jugé indigne de sa fonction et de ses prérogatives de donner à manger à ces gens. Simplicité, réalisme, sens des besoins vitaux : tels sont les traits si attachants de Jésus. Il avait eu le même souci sitôt après avoir ressuscité la fille de Jaïre : « qu'on lui donne à manger » (Marc, V, 43). Et guérissant la fièvre de la belle-mère de S. Pierre ou la femme courbée depuis des années, ou procurant du bon vin au repas des noces de Cana, tout cela en vertu de sa puissance divine, aucun autre motif ne l'animait que d'aider fraternellement des gens dans le besoin et de les servir.

b) Telle est, d'ailleurs, l'action constante de Dieu : invisible, il prend cependant soin de tous les besoins élémentaires des hommes ; il se cache il est vrai sous le voile des lois ordinaires de la nature, et du travail de conservation ou de transformation fourni par les hommes eux-mêmes ; mais, en fait, la nature est son œuvre ; les lois du monde, c'est lui qui les a établies et qui les maintient ; les hommes n'agissent que dans le sens d'une impulsion initiale et toujours actuelle qu'il leur donne. Il est bien le Père du ciel qui chaque jour se soucie de toutes les créatures et veille à leur nourriture (Mat., V, 26-32). Parfois même il permet, encore de nos jours, que ses saints réalisent, comme Jésus, des miracles indéniables, pour nourrir des affamés : on l'atteste sans doute possible du S. Curé d'Ars, de S. Jean Bosco, du vén. P. Soulas, bienfaiteur des orphelins.

c) Mais la *pitié du Fils de Dieu est allée plus loin.*

— Il a eu pitié des cœurs dans la peine : de Marthe et Marie brisées de douleur à la mort de Lazare (Jo., XI, 32-36) ; de la veuve de Naïm conduisant en terre son fils unique (Luc, VII, 13). A chaque fois l'évangéliste note l'émotion ou la pitié de Jésus : notre Dieu s'est fait sensible et compatissant à la douleur des cœurs endeuillés : quelle source de réconfort !

— Il a eu pitié des parents torturés d'inquiétude pour la santé de leurs enfants : l'enfant épileptique (Luc, IX, 37-43) ; la fillette de la région de Tyr possédée du démon (Marc, VII, 24-30) ; le fils du centurion de Capharnaüm (Jo., IV, 43-53).

— Il a eu surtout pitié des pécheurs assoiffés d'une vie meilleure : par exemple, de la femme de Samarie aux trop nombreux maris (Jo., IV, 15-26) ; de Madeleine possédée de sept démons (Luc, VIII, 2) ; de l'adultère qu'on allait lapider (Jo., VIII, 7-11). Il ne les a ni rejetés, ni accablés, ni condamnés : c'eût été son droit, et son avantage apparent (car les Juifs lui ont reproché d'être l'ami des pécheurs (Luc, V, 30). Mais il n'était pas venu châtier, mais sauver, et « appeler les pécheurs à la pénitence » (Luc, V, 32).

d) Telle est bien la vraie pitié de Jésus : il a eu pitié des hommes enfoncés dans le péché, et c'est pourquoi *il est venu les sauver par sa mort.* Lorsqu'il vint dans le monde pour faire la volonté de son Père, lorsqu'il dit *oui* à l'ange de l'agonie, lorsqu'il rendit à Dieu son dernier soupir sur le Calvaire avec une suprême parole de pardon il pensait et aurait pu dire, comme ici, en toute vérité : « J'ai pitié de la foule des hommes, et c'est pour eux que j'ai accepté de mourir. »

Il a eu pitié jusque-là, tout en sachant que certains de ceux pour lesquels il se donnait en sacrifice refuseraient d'être sauvés. Ainsi la pitié de Dieu aura été mise en échec par ceux-là même qui en avaient le plus besoin. Ne faut-il pas en entendre l'écho dans la plainte douloureuse du Sauveur des hommes pleurant sur sa ville qui devait refuser le salut : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes..., et vous n'avez pas voulu ! » (Mat., XXIII, 37).

II. — *Notre pitié*

Le chrétien est à l'image du Christ. Il doit dans sa vie se comporter comme le Christ. Quelle doit être sa pitié ?

a) Aucun *besoin matériel* des hommes ne doit le laisser indifférent. Prenons les cas même que suggère l'attitude de Jésus.

— La faim : aujourd'hui encore, des hommes ont faim ; sans rien pouvoir directement pour les millions d'Hindous qui meurent de faim, que faisons-nous en

tout cas pour nos voisins affamés, ceux pour qui le minimum vital n'est même pas acquis ? Serons-nous comme le riche repu qui n'avait aucun souci du pauvre Lazare affamé à sa porte ? : un jour viendra ou, dans l'éternité, les rôles seront renversés (Luc, XVI, 19-31).

— Nos voisins n'ont peut-être pas de quoi s'habiller proprement, et nos armoires sont pleines !. N'oublions pas que les mites s'y mettent et que ces trésors passeront, comme le rappelle vigoureusement S. Jacques, qui dit aussi : « Vos richesses sont pourries, votre or et votre argent sont dévorés par la rouille » (Jac., V, 1-3). Ne risquons-nous pas, au dernier jugement, de nous entendre dire par le Christ lui- même : « J'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu » (Mat., XXV, 43) ?

— D'autres n'ont pas de logement : jeunes mariés, ménages avec nombreux enfants, acculés à la promiscuité immorale, à la limitation coupable des naissances, à l'évasion dangereuse hors d'un foyer malsain. Autant de désordres auxquels, quoique largement et confortablement logés, nombre de chrétiens n'apportent aucun remède : ils peuvent être gravement coupables, car aucune conscience chrétienne n'ignore de nos jours ses responsabilités dans ce domaine. Qu'aurait fait le Christ à notre place ? où est notre compassion en face de l'angoisse matérielle et du danger moral de nos frères sans logis ? (Mat., XXV, 43) ?

b) Les besoins des cœurs :

— Savons-nous consoler les familles endeuillées, pleurer sincèrement avec ceux qui pleurent, leur douleur devenant la nôtre parce qu'ils sont nos frères ? Il ne suffit pas d'une carte de condoléance, ni d'un geste de présence rapide à un service funèbre ; il faut faire quelque chose pour eux, comme le Christ le ferait, tout spécialement en redonnant à ces âmes meurtries la foi et l'espérance de la résurrection.

— les malades : nous sommes, évidemment, impuissants à faire pour eux un miracle de guérison ; mais, que d'aides, de soins vigilants, dévoués et gratuits aideraient à leur rétablissement, joints à la consolation morale d'une présence affectueuse, patiente et amicale. Que faisons-nous pour tous nos voisins malades ? (Mat., XXV, 43) ?

— les âmes enfoncées dans le péché : prenons-nous des pierres (celles d'une langue acerbe surtout, et qui frappe si durement) pour les lapider et faire connaître à tous leurs crimes ? Qui sommes-nous donc pour juger et condamner nos frères que Dieu ne condamne pas ? Au contraire, pour tout égaré nous devons être compatissants, soucieux de l'aider à sortir de l'ornière, prêts à tout donner pour contribuer à sa guérison. Il faudrait, ici, multiplier les exemples les plus directs ; tant de chrétiens sur ce point ne comprennent pas leur devoir !

c) Le salut des autres. C'est là surtout qu'il faut en venir : nous devons aider le Christ à sauver nos frères, comme il nous a sauvés ; jamais un chrétien ne peut être en repos tant qu'il restera sur la terre un homme à sauver : de même que les vedettes de sauvetage ne dorment pas au port tant qu'un navire est en détresse au large.

Un cri monte toujours de l'humanité vers le Christ, comme celui des Apôtres, jadis, lorsque la tempête menaçait de les engloutir : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » (Mat., VIII, 25). Certes, ceux qui doivent, par fonction, répondre à cet appel sont les apôtres, évêques, missionnaires, prêtres. Nombreux sont ceux qui s'y dévouent, y consacrent toute leur vie, y usent leurs forces : avec la même ardeur que S. Paul qui disait : « Oui, je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour sauver mes frères » (Rom., IX, 3).

Mais pas un chrétien ne peut rester indifférent devant la paganisation des masses ; sa pitié doit s'émouvoir en présence du spectacle navrant d'une foule de nos contemporains cherchant le salut, la paix et la joie, et ne les trouvant pas.

Le Christ invisible attend notre concours (prière, sacrifices, souffrances obscures, offertes pour son corps qui est l'Eglise (Col., I, 24), action apostolique) pour sauver nos frères dont les âmes se meurent.

* *

Conclusion. — Revalorisons l'appel réitéré que nous adressons au Christ à chaque messe : « Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, prenez-nous en pitié » et « donnez la paix » par la justice, l'apaisement des haines et la certitude de leur salut à tous les hommes nos frères.

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

(16 juillet)

MARIE, MODÈLE DE CHARITÉ

A une question que lui posait insidieusement un docteur de la loi : « Quel est le plus grand commandement» ? Jésus répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Tels sont les deux commandements qui résument toute la Loi nouvelle : « *Plenitudo legis dilectio* », dira S. Paul, faisant écho au Christ

Si la perfection chrétienne réside dans l'amour, Marie, modèle de perfection, a nécessairement excellé dans l'exercice de la charité.

Attachons-nous à tirer de sa vie les leçons d'amour de Dieu et du prochain, dont nous avons toujours besoin.

I

La vie de la Sainte Vierge peut se diviser en trois grandes étapes, d'inégale longueur : enfance et jeunesse, vocation et début de réalisation dans cette période si courte mais si chargée en événements de l'Annonciation à la naissance de Jésus, enfin : tout le reste, de la vie cachée à la Pentecôte.

1. — Que dans son enfance et sa jeunesse, la Vierge ait aimé Dieu, c'est l'évidence même. La fête de la Présentation nous rappelle que, dès son jeune âge, au premier éveil de sa conscience, elle se donna à Dieu dans son âme et dans son corps, comme nous le fait penser sa réflexion à l'ange au jour de l'Annonciation : « comment cela peut-il se faire, puisque je ne connais pas d'homme ? »

Qu'elle ait aussi aimé son prochain, comment en douter ? Nous savons qu'exempte du péché originel, elle ne portait pas en elle cette tendance si foncière chez nous à tout ramener à soi. Elle fut donc aimable, charitable, en acte, en parole, en jugement. Comme il devait faire bon vivre en sa compagnie !

Et il n'y eut pas de conflit, en Marie, entre l'amour de son Dieu et l'amour des autres. Son cœur était assez pur et assez profond pour n'aimer les créatures, ses proches eux-mêmes, que selon les vues de Dieu. Et, d'au-

tre part, l'amour de Dieu ne l'empêchait pas d'être attentive aux besoins des hommes : à Cana, ce fut elle, la plus contemplative après N.-S., qui remarqua qu'on manquait de vin... Merveilleux donc fut le départ de Marie dans la vie d'amour !

2. — Et cependant, cet amour fut appelé à progresser sans cesse et, semble-t-il, par bonds extraordinaires à certaines périodes dont une principale paraît constituée par les jours vraiment sensationnels de l'Annonciation, de la Visitation et de la Nativité. Marie apprend de l'ange Gabriel qu'elle sera mère de Jésus, le Fils du Très-Haut et le Messie attendu. Après non pas même une hésitation, mais plutôt une demande d'éclaircissement, elle acquiesce : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* ». L'appel d'en-haut est pour elle l'occasion d'un acte de l'amour qui plaît le plus à Dieu : l'amour de conformité à sa volonté.

La charité envers le prochain n'est pas exclue du cœur de la Vierge en cette scène de l'Annonciation. Il lui est demandé d'être la mère du Sauveur des hommes. Elle entrevoit qu'elle est ainsi invitée à s'associer à l'œuvre de la Rédemption, sans peut-être en connaître sur le champ tous les détails : elle acquiesce. Et, de ce fait, son *fiat*, s'il est résigné, est aussi tout rempli de la joie profonde de coopérer au salut du monde pour la gloire de Dieu. De cette joie n'avons-nous pas la preuve dans la scène de la Visitation ? Tout y est joie, exultation même, parce que tout y est charité. Charité familiale, et donc humaine, mais charité surnaturelle surtout qui donne à la précédente tout son sens, car le personnage principal, bien qu'invisible, n'est autre que Jésus, Jésus qu'Elisabeth salua comme étant le titre de gloire de Marie, Jésus pour lequel Marie adresse au Tout-Puissant son chant d'actions de grâce, le *Magnificat*.

Jésus déjà est l'objet de toutes les pensées de Marie, l'objet de tout son amour. Il le sera plus encore à Bethléem, lorsqu'elle l'enveloppera de langes et le couchera dans la crèche... Quelle merveille à ses yeux ! Son enfant est aussi son Dieu ! A travers la frêle humanité, elle adore la divinité. L'amour maternel, que tout naturellement elle porte à son fils la pousse dans le sens même de l'amour de Dieu. En même temps, elle pense que son Jésus est le Sauveur du monde : les anges ne viennent-ils pas de le rappeler aux bergers qui accourent ? Que de choses se passent silencieusement dans l'âme de la Vierge, qui toutes la portent à l'union amoureuse avec Dieu ! Contemplative par nature et par grâce, femme « du dedans » s'il en fut, elle est à un moment exceptionnellement favorable de son progrès dans la charité. « Marie, elle, conservait toutes ces paroles — ce qu'ont dit les bergers, ce qu'elle savait déjà — les repassant dans son cœur. »

3. — Désormais, et plus que jamais, toute la vie de Marie, à longueur d'années, va être centrée sur Jésus. Les Evangiles sont plutôt sobres de détails sur les rapports de la Mère et du Fils pendant la vie cachée et même durant la vie publique. Ils en disent toutefois suffisamment pour que nous apprenions avec certitude que Marie a continué à progresser dans la charité. Et, semble-t-il, de deux façons assez nettement indiquées. A l'école du Christ son amour est devenu de plus en plus rédempteur, c.-à-d. chargé de sacrifice, et de plus en plus universel.

A la présentation de Jésus au temple, Marie apprend du vieillard Siméon que son cœur aurait à saigner. Des lèvres de Jésus lui-même retrouvé au milieu des docteurs, tombent ces paroles, douloureuses pour elles : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? » Sans doute le savait-elle déjà théoriquement ; mais, sur le coup, concrètement, après l'angoisse de la recherche, c'est le glaive qui commence à pénétrer... S. Luc le donne à penser par le tour qu'il confère à l'ensemble du récit et par la conclusion : « Mais ils (ses parents) ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire. » Plus tard, lors du départ de Jésus pour la vie publique, le glaive ne continua-t-il pas à se faire sentir ? Enfin et surtout, quelle douleur fut celle de la mère quand elle sentit la résistance, l'opposition, puis la lutte sournoise s'organiser autour de son Fils ! Courageuse jusqu'au bout, elle sut se trouver sur le chemin du Calvaire pour lui dire, ne fût-ce que par un regard, qu'elle était toujours d'accord. Et elle assista, non seulement de corps, mais de cœur, à cette manifestation suprême de l'amour que fut la mort sur la Croix.

Ah ! Comme son amour s'est approfondi au cours des années et comme il est devenu rédempteur !

Il s'est, en même temps, universalisé. Une scène de l'Evangile est bien caractéristique. Un jour, on vient dire à Jésus que sa mère et ses frères (ses parents) étaient là et voulaient le voir. « Ma mère et mes frères, répondit Jésus, ce sont tous ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » Parole encourageante pour les auditeurs, exigeante pour Marie. Elle dut mieux comprendre qu'elle était grande... la famille de son Fils ! Et que son amour devait s'élargir aux dimensions mêmes de cette famille ! Un Père de l'Eglise donne cette consigne à tout chrétien : « Deviens ce que tu es. » C'est-à-dire : Prends conscience de ta dignité de fils de Dieu et agis en conséquence. Il semble que Marie, en cette occasion, réalisa pleinement ce mot : Mère des hommes, elle l'était depuis le jour où elle devint mère de Jésus, le Chef de l'humanité qui, en quelque sorte, contient en lui tous les hommes, spirituellement, mais réellement. Elle le devint cependant, parce qu'elle en prit davantage conscience.

Aussi est-elle préparée à comprendre toute la portée du « testament » que Jésus lui dicta

du haut de la Croix : « Voici ton fils ! » Des auteurs font remarquer qu'à propos de S. Jean, Jésus n'a pas dit : « Voici ton autre fils », mais bien : « Voici ton fils. » Et que, par là, il indiquait à sa mère qu'il s'identifiait avec tous ceux qui entendraient sa parole. N'est-ce pas ce que Marie a mis en pratique immédiatement. Elle est demeurée avec les apôtres. Elle se trouvait avec eux au Cénacle, à la naissance de l'Eglise, voyant en eux son Fils continué.

Et l'on pourrait ajouter que Marie, ayant participé, d'un amour de plus en plus rédempteur et universel, à l'œuvre de salut accompli par son Fils sur la terre, elle a mérité d'être associée à lui dans la distribution des fruits de la Rédemption : elle est au ciel, médiatrice *universelle*. Mais nous en avons assez dit pour remettre devant nos yeux cette vie toute animée par l'amour, ardente comme une flamme, qui a éclairé et réchauffé, qui éclaire et réchauffe encore toute l'humanité !

II

Face à un tel idéal, nous demeurons comme interdits et tentés de découragement. D'autant plus que nous ressentons en nous les suites du péché originel avec la tendance si prononcée à l'égocentrisme. Il nous est si difficile d'aimer Dieu, d'aimer notre prochain ! Et si peu commode de concilier les deux amours, portés à disputer à Dieu la part d'adoration que nous lui devons sous le prétexte de nous dévouer aux autres, ou, inversement, enclins trop facilement à nous montrer revêches et exigeants pour les autres parce que, soi-disant, nous ne marchandons rien à Dieu !

Et pourtant, nous devons et nous pouvons, nous aussi, croître dans l'amour, parce que, nous aussi, depuis que Marie nous l'a donné, nous avons Jésus-Christ ! J.-C. qui a fait pour nous, par rédemption, ce qu'il a fait pour elle par préservation. J.-C. qui, par la démarche de son Incarnation, par ses paroles, par son exemple, par la grâce qu'il nous donne, a voulu essentiellement nous apprendre à aimer.

Avant Jésus — mais comment nous imaginer une telle situation, depuis qu'il est venu, tout est changé ! — avant Jésus, il était pratiquement impossible pour l'ensemble des hommes de connaître et d'aimer Dieu comme il faut. Même le peuple juif, pourtant privilégié, n'y parvenait que dans quelques-unes de ses élites : les autres craignaient Dieu plus qu'ils ne l'aimaient. Dieu n'était-il pas l'inaccessible, l'invisible, le « Dieu caché » ? Avec Jésus, tout change. Jésus c'est Dieu à notre portée, c'est Dieu plantant sa tente parmi nous, c'est Dieu se dévoilant à-demi à travers un visage d'homme : quelqu'un a pu dire que le Christ est « le visage humain de Dieu ». Désormais nous pouvons plus facilement nous mettre en présence de Dieu, en nous mettant en présence de Jésus. Notre imagination peut se fixer sur les différentes scènes de l'Evangile. Nous avons des images du Christ, des crucifix dans nos maisons, sur nos tables de travail, dans nos églises. Nous avons mieux : l'Eucharistie ! Présence réelle du Christ, sous le voile le plus parlant à nos yeux, celui du pain, pour nous rappeler qu'il est le « pain de vie ». Et nous avons le Sacré-Cœur, ce cœur humain du Christ, que nous pouvons adorer, parce que, à travers lui, nos hommages vont à la personne même du Verbe. Peut-on trouver symbole plus significatif et plus propre à nous inciter à l'amour ? Oui, si nous savons, comme Marie, centrer notre vie sur Jésus, nous apprendrons nécessairement à aimer Dieu.

Nous apprendrons aussi à aimer notre prochain. Car nous trouverons Jésus dans les autres. Rappelons-nous l'apostrophe du Christ à S. Paul, sur le chemin de Damas : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » Et la scène du jugement dernier dans l'Evanvile : « Venez les bénis de mon Père... J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez vêtu, etc... » Les élus de dire : « Mais quand donc, Seigneur, avons-nous agi de la sorte envers vous ? — Chaque fois que vous l'avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à *moi-même* que vous l'avez fait ! » En suivant Jésus nous sommes conduits aux autres et nous apprenons à les aimer comme il faut, c.-à-d. en lui et pour lui.

A l'école de Jésus, nous découvrons donc le sens vrai de l'amour de Dieu et du prochain, comme Marie l'a découvert. Comme elle aussi, nous devons réaliser des progrès incessants dans cet amour.

Notre vie ne peut-elle pas se diviser en trois périodes : enfance et jeunesse, temps de la vocation et des choix définitifs et puis tout le déroulement des années durant l'âge adulte ?

Aux premières années de notre vie, grâce à l'éducation reçue et à l'entraînement des bons exemples, nous avons souvent, avec spontanéité, voire naïveté, manifesté notre amour au bon Dieu ; nous étions même contents de lui offrir des sacrifices. Lors de notre orientation vers le sacerdoce ou la vie religieuse, ou, dans le monde, du choix décisif d'un état de vie et de nos compagnons de route, nous avons aussi prié davantage, manifesté de la générosité, accepté des renoncements ; bref nous avons grandi dans l'amour. Mais aujourd'hui, où en sommes-nous ?

Il ne peut être question de maintien, pur et simple, de notre ferveur d'autrefois, à plus forte raison de recul, — encore que parfois nous devions nous poser le problème. — Il faut parler de nécessaire progression..., et dans le sens d'un amour plus rédempteur et plus universel.

Au fur et à mesure que nous avançons en âge, nous sentons plus profondément et plus douloureusement l'aiguillon des épreuves qui accompagnent inévitablement toute vie humaine. Mais nous ne devons pas nous contenter de souffrir, nous devons utiliser notre

souffrance à l'exemple de S. Paul : « J'achève dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ pour son Corps qui est l'Eglise. » Souvenons-nous avec sœur Elisabeth de la Trinité, qu'il nous faut être pour le Christ « comme une humanité de surcroît », dans laquelle il puisse continuer à souffrir pour la gloire de Dieu et les besoins de l'Eglise. Travail, soucis, maladies, difficultés morales, allant de la lutte contre nos défauts jusque parfois au support de l'incompréhension, de la médisance ou de la calomnie, voilà autant d'aliments à fournir à notre progrès dans un amour rédempteur !

En même temps, et du même mouvement, nous devons nous faire une âme de plus en plus catholique, c.-à-d. universelle. Rien de ce qui touche à l'Eglise, près ou loin de nous, ne doit nous laisser indifférents. Sur ce plan de la solidarité chrétienne, n'avons-nous pas nous aussi à devenir ce que nous sommes ? Liés au Christ, et par le Christ, à tous les hommes à des degrés divers, nous avons à prendre conscience de plus en plus de notre appartenance à la grande famille de Jésus et à nous conduire en conséquence sur le plan invisible de la « Communion des saints », comme sur le plan visible de l'apostolat.

* *

Le texte latin de l'Ecclésiastique qualifie la Sagesse de « *Mater pulchræ dilectionis* ». Pour résumer cette exhortation, nous pouvons nous permettre d'appliquer ce mot à la Sainte Vierge, dans l'esprit même de la liturgie qui applique à Marie beaucoup de textes se rapportant à la Sagesse.

Nous nous tournerons donc vers notre Mère et nous lui demanderons la grâce de nous mettre de plus en plus à l'école de Jésus pour croître, comme elle, dans l'amour de Dieu et du prochain : « Mère du bel amour, priez pour nous ! » Ainsi soit-il.

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Premier jour

IV

LE FIGUIER STERILE

Nous allons méditer ce soir deux paraboles, ou une parabole et un fait évangélique qui lui ressemble, et qui n'a sans doute aucune relation avec elle que de compléter la même leçon (Luc, XIII, 6-9 ; — Mat., XXI, 18-22 ; — Marc, XI, 12-14, 20).

Voici d'abord les textes, et en premier lieu la parabole.

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne ; il vint y chercher du fruit, et n'en trouva pas. Alors il dit à celui qui cultivait la vigne : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point ; coupe-le donc, car pourquoi occupe-t-il encore la terre ?

Celui-ci répondant lui dit : Seigneur, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que je bêche tout autour et que j'y mette de l'engrais. Peut-être portera-t-il du fruit, sinon, vous le couperez. »

La parabole s'arrête là ; voici maintenant le fait évangélique :

« Le lendemain — c'était le lundi saint — comme Jésus sortait de Béthanie et revenait à la ville, il eut faim. Alors, voyant de loin, près du chemin, un figuier couvert de son feuillage, il alla voir s'il y trouverait quelque fruit. Et s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figues.

Alors il dit au figuier : Que jamais personne ne mange plus de fruit de toi, que jamais de toi ne naisse aucun fruit. Ses disciples l'entendaient, et le figuier sécha à l'instant.

Le lendemain matin, comme ils passaient, les disciples virent le figuier desséché jusqu'à ses racines, ils s'en étonnèrent et dirent : Comment est-il aussitôt devenu sec ? »

Nous n'aurions que faire ici de contempler les lieux, les personnages, les actions et les paroles, si nous ne pouvions remarquer dans cet évangile que Jésus parlait à ses apôtres avec une souveraine condescendance, le langage qu'ils comprenaient. Il leur parlait pêche, agriculture, etc..., parce que ce sont des comparaisons à la portée de tous. Nous pourrions aussi constater que Jésus maudit un figuier,chose insensible et inoffensive, et non pas une personne. Aucun homme ne l'a jamais été, pas même Judas au moment de son forfait, et personne ne le sera jamais si ce n'est, par le Père, au dernier jour, quand il rejettera loin de lui ceux qui n'auront pas voulu de sa miséricorde : « Allez-vous-en, maudits, au feu éternel. »

Cela étant, voyons les leçons à tirer du figuier stérile et du figuier maudit.

* *

1. — PREMIERE LEÇON. — Chacune de vous a été plantée dans le jardin de l'Eglise, **pour y porter du fruit.** Souvenez-vous de la parole du Maître : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisies, pour que vous alliez, pour que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure » (Jo., XV, 16). Vous n'êtes pas des arbres d'agrément, vous êtes des arbres fruitiers. Or un arbre fruitier ne doit pas se contenter de ne porter que des feuilles ou des fleurs, si parfumées ou si ombrageantes soient-elles. On attend de lui autre chose, des fruits. C'est pour avoir des fruits qu'on le choisit, qu'on le plante, qu'on l'arrose, qu'on l'entoure de soins.

Jeunes filles, vous porterez donc du fruit. Jésus l'attend, l'Eglise l'attend, les âmes l'attendent. Ne vous contentez pas de bons désirs, de résolutions écrites, de plans de vie intelligemment conçus. C'est quelque chose, si c'est le germe du travail, de l'effort, de la vertu. Si vos désirs restent sans lendemain, s'ils n'aboutissent à rien de pratique, à quoi servent-ils ? A vous rendre peut-être plus coupables aux regards de Dieu qui vous les a inspirés.

Deux choses vous sont nécessaires dans la vie : **idéal, courage,** et un mot d'ordre : **En avant !**

Idéal : vouloir faire quelque chose de beau, d'utile, pour Dieu, pour l'Eglise, pour la patrie ! Ne pas se résigner à traîner, à ramper dans l'ornière, à croupir dans la vulgarité de vie. Avoir l'âme haute. Une grande idée sur Dieu, sur ses droits, sur l'apostolat ou l'une de ses formes, ne fût-ce que sur la vie cachée... Chacun selon ses idées réfléchies, ses moyens, son attrait, son tempérament, ou les circonstances de la vie. La retraite vous est donnée pour faire cette étude et

pour former votre idéal : vous y trouverez grâce par la prière, et conseil par la docilité au représentant de Dieu.

Cet idéal une fois conçu exigera de vous, pour sa réalisation, une grande dose de **courage** : vous poursuivrez cette réalisation imperturbablement, malgré les obstacles, les critiques, les échecs. Recommencez toujours, sans vous décourager jamais. Tout effort produit un résultat, dont Dieu seul peut mesurer l'étendue et la valeur.

Alors, **en avant** ! comme S. Paul qui disait : « Pour moi, frères, je ne fais qu'une chose. Oubliant ce qui est derrière moi, et me portant de tout moi-même vers ce qui est en avant, je cours droit au but, pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé d'en-haut en Jésus-Christ » (Phil., III, 13). En avant, droit au but ! Magique devise qui triomphe de tout !

* *

2. — DEUXIEME LEÇON à retenir de ce figuier stérile, c'est de vous méfier **de l'abus des grâces.** Infinie en elle-même, la miséricorde divine est limitée dans ses manifestations. « Il y a trois ans, dit le Maître, que je viens ici chercher du fruit, et je n'en trouve point. » Et il semble ajouter : Cela suffit, j'ai assez attendu ; débarrassez-moi de cet arbre. Qu'on le coupe !

Que Dieu ne prononce pas sur vous cette redoutable parole ! Cette jeune fille ne sert de rien : qu'on s'en débarrasse au plus tôt ! C'est pourtant ce qui est arrivé à un certain nombre qui avaient d'abord suscité un espoir, sur lesquelles Dieu croyait pouvoir compter, et qui finalement ont été rejetées par lui comme inutiles et inutilisables. Ne soyez pas de leur nombre ! Elles avaient été comme vous, plus que vous peut-être, comblées des grâces divines : famille et éducation chrétiennes, enfance protégée, tant de confessions, de communions, de bons exemples, de bons conseils, bienfaits d'illumination, de force, de préservation, de pardon, stimulants et encouragements variés... Que leur a-t-il manqué ? La coopération à la grâce. Elles ont déçu l'attente de Jésus qui les a finalement abandonnées à leur malheureux sort. Pourquoi m'occuper plus longtemps d'âmes qui ne rendent rien ? Dans le parterre du Christ, elles ont été ce qu'on appelle des branches gourmandes qui sucent la sève sans profit. Qu'on s'en débarrasse ! Il y a des âmes qui en sont là par faiblesse de caractère ; d'autres pèchent par présomption. Celles-ci surtout doivent craindre l'abus des grâces et ses châtiments. Elles disent : « Je me confesserai, et tout sera réparé ! » ou encore : « Dieu qui me pardonne un péché m'en pardonnera bien dix ! » ou enfin : « Dieu est trop bon pour me damner. » Calculs où l'odieux le dispute au ridicule !

Oui, Dieu est bon, et ce serait pour vous un motif de l'outrager !

Oui, Dieu pardonne ! Mais seulement au repentir sincère et à la ferme résolution de ne plus pécher.

Oui, la confession assure le pardon, mais elle ne répare pas tout. Vous contractez l'habitude ou vous renforcez l'habitude du péché, et ne pouvant en avoir raison maintenant, vous espérez que plus tard, quand elle aura acquis son maximum de résistance, vous en viendrez plus facilement à bout ! Quel beau raisonnement !

Dieu, qui a un faible pour les âmes intelligentes et nobles dans leurs sentiments, se fatiguera moins vite de celles-ci que de celles, présomptueuses, qui abusent de sa bonté pour l'outrager davantage ! Les premières seraient-elles de grandes pécheresses, elles possèdent dans leurs qualités natives d'esprit et de cœur des chances de relèvement. Mais que faire avec les âmes orgueilleuses et incapables d'un sursaut généreux ?

* *

3. — La TROISIEME LEÇON qui corrige ce que la seconde pourrait avoir d'absolu et de décourageant. Le vigneron intervient, et dit : « Creusons autour de cet arbre pour aérer les racines nourricières, et fumons-le. Si l'an prochain il ne produit rien, en avant la hache ! Il sera toujours temps d'agir... » En d'autres termes, **ne nous décourageons jamais.** Dieu est bon, bon, bon. Tant qu'il y a espoir de résurrection, il attend. Il a attendu Madeleine, le bon larron, Pierre. Il attendait Judas. Si le traître eût pu se repentir, il l'aurait reçu et pardonné. Il en a attendu bien d'autres, depuis S. Paul jusqu'au P. de Foucauld, en passant par S. Augustin et ses pareils ! Il attend, et la Sainte Ecriture nous le représente frappant à la porte dans la nuit du péché, « la tête couverte de rosée, les cheveux trempés des gouttes du matin » (Cant., V, 2) et appelant, appelant de sa voix la plus tendre. Il attend, il attendra tant qu'il faudra.

Jeune fille, vous êtes sollicitée par Dieu à vous donner à lui dans la vie religieuse. Il y a longtemps, peut-être, qu'il attend une réponse favorable. Ne tardez plus, donnez-la lui. Ou bien il vous invite à telle ou telle forme d'apostolat, selon les besoins des âmes et vos aptitudes. Un prêtre autorisé vous requiert pour telle œuvre, ou, du moins, vous permet de l'envisager. Donnez satisfaction au divin Maître. Ou bien encore il vous demande une vie intérieure plus intense, un combat plus généreux contre vos défauts, le renoncement à telle fréquentation, tel divertissement, telle lecture. Ne le laissez pas appeler plus longtemps.

* *

4. — QUATRIEME LEÇON : **le grand danger qui vous menace,** inclus dans la malédiction du figuier. Jésus s'approche de cet arbre pour y chercher du fruit. Il n'en trouve pas. Il le maudit.

Et ce n'était pas le temps des figues. On était fin mars ou début d'avril. Tel est, en substance, le fait relaté par l'Evangile, fait mystérieux, incompréhensible, contraire apparemment à toute donnée de bon sens. Comment Jésus pouvait-il maudire pour sa stérilité un figuier qui, au printemps, ne portait pas de fruits ? Les figues-fleurs ne mûrissent qu'en été, et les figues-fruits qu'en automne. En avril, elles sont à peine ébauchées sur l'arbre ; à mettre les choses au mieux. Jésus, il est vrai, aurait pu opérer un miracle. Mais il ne le fit pas, et il maudit le figuier.

Il n'y a qu'une explication plausible à ce fait étrange. Jésus voit loin, il connaît le présent et l'avenir. Comme il scrute dans l'homme les reins et les cœurs, et les replis les plus cachés de la conscience, il voit que cet arbre est stérile et définitivement improductif. Voilà pourquoi il s'écrie : « Que jamais plus personne ne mange de ton fruit ! » Ce souhait, mal appelé malédiction, n'est en réalité que la constatation d'un fait, que Jésus seul pouvait connaître. On s'aperçoit le lendemain que le figuier est desséché. Le propriétaire n'était pas lésé en réalité : stérile ou desséché, l'arbre était inutile ; pourquoi occupait-il encore la terre ?

Oui, Jésus connaît l'avenir ; il sait ce que vous deviendrez plus tard dans la vie. Certes, vous ne devez pas plus vivre dans l'avenir que dans le passé ; vous ne connaissez ni l'un ni l'autre. Vivez

dans le présent, mais pour préparer l'avenir. Dieu a certainement sur vous des desseins : c'est pour que vous les connaissiez et que vous mettiez en état de les réaliser qu'il vous appelle à la retraite. Cherchez, réfléchissez, écoutez la voix intérieure qui vous parle au fond du cœur, et surtout demandez conseil à qui de droit. Ne vous fiez pas à votre propre jugement : méfiez-vous de vous-mêmes et de vos premières impressions.

Cet avenir que vous ne connaissez pas et que Jésus seul connaît, envisagez-le avec calme. Pour la plupart d'entre vous ce sera la voie commune : le mariage ; pour quelques-unes, peut-être, la vie religieuse ; pour d'autres peut-être aussi le célibat forcé ou volontaire. Que cet avenir soit digne de Jésus, et des grâces innombrables que vous avez reçues de lui ! Faites-y large part à l'apostolat, ne fût-ce qu'en élevant bien chrétiennement la famille que le bon Dieu vous donnera. Vos résolutions présentes sont les racines de votre vie. Qu'elles soient en bon état ; qu'il n'y ait point de ver rongeur, afin que jouissant dès maintenant, en espérance, des fruits de l'été et de l'automne. Jésus ne prononce pas sur vous la parole redoutable : « Que personne jamais ne mange de ton fruit ! »

Ne décevez pas son attente ; rassasiez sa faim ; réjouissez son Cœur. Ainsi soit-il.

CONFERENCES SUR LE P. LACORDAIRE

III
Le religieux

Habitués à nous représenter le P. Lacordaire en ses habits de dominicain, nous sommes tentés d'oublier à quel point la restauration de l'Ordre des Frères Prêcheurs en France fut sensationnelle. Et habitués à ses triomphes à Notre-Dame, nous ne pensons guère à sa vie privée, qui est cependant bien étonnante. Nous allons donc étudier ces deux aspects de sa vie.

L'ostracisme des religieux

La Révolution de 1789, si terrible pour le clergé séculier, l'avait été davantage pour le clergé régulier. Dès avant l'orage, l'opinion était hostile aux religieux. On trouvait indigne de l'homme une vie d'obéissance et d'abnégation : dans un siècle où tout le monde soupirait après la liberté, on considérait les vœux comme une entrave insupportable. Cette atmosphère délétère empoisonnait les religieux eux-mêmes : beaucoup supportaient mal leurs obligations. Ils profitèrent de la Révolution pour défroquer. L'histoire locale a retenu les noms de ces moines parfois brillants, auteurs réputés, orateurs de talent, qui se laissèrent griser par les idées du jour et tombèrent dans les pires excès. Et cependant, en fait d'esclavage, les religieux de l'époque n'étaient guère à plaindre : ils menaient une vie plus mondaine qu'ecclésiastique, quand souvent elle n'était pas immorale. Mais précisément il y avait là une cause de discrédit bien compréhensible.

Au cours de la Révolution, tous les biens qui leur appartenaient furent spoliés par la République ou par les particuliers, si bien que leur restauration au XIX^e siècle était l'équivalent d'une création, avec cette différence que tout s'y opposait, aussi bien l'opinion publique que les gouvernements. L'Empire et la Restauration n'autorisèrent que les Congrégations actives d'enseignement et d'hospitalisation, non pas dans un but religieux, mais uniquement pour leur utilité sociale. Et cette autorisation était précaire :

« Sous l'Empire et la Restauration, dit Lacordaire, on introduisait une congrégation à l'insu de tous, sous la protection équivoque du pouvoir, jusqu'à ce que le pouvoir, accablé par l'opinion, renvoyât sa protégée » [1].

Dans ces conditions, l'idée de restaurer un ordre du Moyen Age, un ordre mendiant, un ordre d'Inquisiteurs, aurait paru une folie à n'importe qui en 1830.

Pour une restauration de l'Ordre des Frères Prêcheurs

C'est cependant ce qui se réalisa. Durant son séjour à Rome, l'abbé Lacordaire était de plus en plus hanté par ce projet.

Lorsque, dit-il, « je passais aux besoins de l'Eglise elle-même, il me semblait clair que, depuis la destruction des Ordres religieux, elle avait perdu la moitié de ses forces... Je me persuadais donc, en me promenant dans Rome et en priant Dieu dans ses basiliques, que le plus grand service à rendre à la chrétienté, au temps où nous vivons, était de faire quelque chose pour la résurrection des Ordres religieux » [2].

Mais ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il se voyait religieux et surtout restaurateur d'Ordre religieux :

« L'idée seule de sacrifier ma liberté à une règle et à des supérieurs m'épouvantait. Fils d'un siècle qui ne sait guère obéir, l'indépendance avait été ma couche et mon guide. Comment pourrais-je me transformer subitement en un cœur docile et ne plus chercher que dans la soumission la lumière de mes actes » (p. 209).

Aussi, avoue-t-il encore :

« Tandis qu'il ne m'en avait rien coûté de quitter le monde pour le sacerdoce, il m'en coûta tout d'ajouter au sacerdoce le poids de la vie religieuse. Toutefois, dans le second cas comme dans le premier, une fois mon consentement donné, je n'eus ni faiblesse ni repentir, et je marchai courageusement au devant des épreuves qui m'attendaient » (p. 216).

Pour mener à bien cette œuvre, il commença par travailler l'opinion française. Il composa une *Vie de saint Dominique* qui devait paraître en 1841 et dont Chateaubriand a écrit dans ses *Mémoires* : « Personne n'était en état d'écrire les pages que j'y admire davantage. Ce n'est pas seulement un talent hors ligne, c'est un talent unique. C'est immense comme beauté, comme éclat ; je ne sais pas un plus beau style » [3].

De plus, dès 1839, il rédigea en quelques mois un *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, où l'on relève des pages éloquentes. Il s'indigne

[1] Lettre citée dans Chocarne, *Le R. P. H.-D. Lacordaire*, t. I, p. 233.
[2] Cf. Chocarne, *ibid.*, p. 207-208.
[3] Cité par Chocarne, p. 328.